

VIEILLES MAISONS

Dans l'aurore s'éploie un octobre de pierres, Le vent vindicatif, après tant de saisons, — En des jours gris, des jours de souffrances plénières — Ebranlé la languette des anciennes maisons...



Mondanités.

Les deux concerts de l'Orchestre Philharmonique de Dresde, composé de grands artistes, seront l'événement de la semaine. Ils auront lieu à l'Albion, le 1er mai, et attireront sans aucun doute une foule énorme dans la vaste salle.

Mme James DeBuis partira pour l'Europe au mois de mai et y passera plusieurs mois.

Un lunch a été offert aux membres du Club Géographique par Mlle Kate Minor mardi après-midi.

La dernière réunion du Weekly Bridge Club a eu lieu chez Mlle Laurette Landry.

Mardi dernier Mme C. Y. Harvey a donné un très beau lunch-bridge en l'honneur de Mme Charner T. Scaife de Chicago.

M. et Mme Benjamin Oxnard donneront un dîner au Country Club mardi prochain.

Le mariage de Mlle Stella Levert avec M. John Allen Swanson de Liverpool, Angleterre, a été célébré jeudi, à cinq heures et demie, à la résidence de M. J. B. Levert rue Troisième, par le Rev. Père Robinson, curé de l'église Notre Dame de Bon Secours.

Le mariage de Mlle Zella Logan avec M. William J. Bentley, de Liverpool, Angleterre, a été célébré mardi à 4 h 30 à la résidence de M. et Mme Robert J. Perkins en présence d'une assistance limitée aux parents et à quelques amis.

M. et Mme Hugh de Lacey Vincent donneront un dîner vendredi prochain.

Le mariage de M. Arthur Lewis Landry avec Mlle Honoré Béatrice Newman a été célébré mardi le vingt-trois.

M. Alphonse A. Lelong partira en mai pour l'Europe où il va passer l'été avec sa famille.

Lundi soir, à 8 heures, a eu lieu à l'église St-George, le mariage de Mlle Eleanor Wilcox Frith avec M. Emil Bienvenu.

M. Charles Janvier a donné au Country Club samedi dernier un très bon dîner auquel assistaient M. et Mme Benjamin Oxnard, M. et Mme B. H. Downman, M. et Mme Mortimer Wisdom, M. et Mme Eugène Laplace, M. et Mme C. Dufour, M. et Mme Chapman H. Hymas, M. et Mme Frank B. Hayne, M. et Mme T. G. Bush, M. et Mme Sidney White, M. et Mme J. B. Hobson, M. et Mme J. W. Libby, Mlle Lily Mehle, M. et Mme L. E. Keep, George Agar, W. Wheeler, Birney Williams et A. B. Wheeler.

M. et Mme J. H. Duggan font partie des fiancés de leur sœur, Mlle Isabel Duggan avec M. Frank Dameron.

Le Cercle Polyhymnia fait des invitations pour sa dixième soirée musicale qui aura lieu mercredi le 22 avril, à 8 h 15 chez Mme René Toussaint Beauregard, 2512 rue Chestnut.

Mlle Julia Wogan passera l'été à Los Angeles chez sa sœur, Mme L. N. Brownly.

M. et Mme Louis Landry font un court séjour à Houston, Texas.

M. et Mme Paul Brand sont de retour de leur voyage de noces et occupent une résidence rue Pleasant.

Mme Edward E. Soule a donné, au Country Club, samedi dernier, une charmante partie de bridge suivie d'une réception intime.

Samedi dernier l'Amiral Stoger donnait à la station navale un très bon lunch en l'honneur de Mlle Rosalie Dufour.

LES Œufs de Pâques A LA COUR

Il y avait, en 1834, à Versailles, un bibliothécaire nommé Cazotte, il était — je le crois bien — fils du fameux écrivain devenu plus célèbre par une prophétie qu'il ne fit jamais que par tous les ouvrages dont il fut l'auteur.

Ce bibliothécaire avait une manie : dès qu'il avait, dans la tabatière qu'il tournait sans cesse entre ses doigts, à la manière des élégants du dix-huitième siècle, puisé une prise qu'il savourait voluptueusement, il considérait d'un air attendri sa main droite, qu'il avait blanche et très soignée, puis il déposait sur elle un baiser retentissant.

Comme cette étrange action n'avait d'autre but que de lui attirer une question, il ne manquait pas de raconter qu'il avait eu, jadis, le bonheur de se trouver, aux Tuileries, au près de Marie-Antoinette lors du retour de Varennes, que la reine s'était appuyée sur lui en descendant de voiture, et qu'elle avait tenu pendant quelques instants ses doigts, à lui, entre ses doigts royaux.

Depuis ce jour, il avait voué à sa propre main une sorte de culte ; il la considérait comme une relique et il l'honorait comme telle.

À la même époque, et dans la même ville, vivait un brave homme à qui était advenue une aventure à peu près semblable : c'était un petit employé retraité, bon bourgeois, peu fortuné, pas fier et qui n'avait eu dans sa vie qu'un seul événement : le roi Louis XVI lui avait lavé le pied droit et le lui avait baisé.

Il aimait à conter ce souvenir, et quand on parlait devant lui de la main du bibliothécaire Cazotte, il répliquait, non sans une nuance de dédain : — Et mon pied !

Et puis il montrait, soigneusement placé sous le globe de sa pendule, un œuf rouge, un bel œuf de Pâques, sur lequel était imprimée en bleu une fleur de lis. C'était le seul survivant de deux douzaines d'œufs semblables, qu'il avait fallu briser, à l'époque révolutionnaire, lors du décret sur les armoiries et les emblèmes de la féodalité.

Il avait conservé celui-là, ne pouvant se résoudre à anéantir le souvenir du seul jour glorieux de son existence. C'est grâce à ce brave homme, peut-être, qu'on sait, aujourd'hui, de quelle façon se célébraient, à la Cour de Versailles, la cérémonie de la Cène et la distribution des œufs de Pâques.

J'ai idée qu'aux siècles de foi, les princes, quand venait la semaine sainte, ouvraient aux pauvres les portes de leur palais, et leur lavaient les pieds par humilité. Cette pieuse tradition s'était conservée à la Cour de France, jusqu'à la Révolution, mais elle avait — oh ! combien ! — subi des modifications.

C'était chez elle que se rencontraient les deux amoureux ; car le tsarévitch, qui était venu à Londres pour les fêtes du mariage du duc d'York et de la princesse Marie de Teck, ne paraissait que fort peu à la cour, et, compo en le devine aisément, ne perdait jamais une occasion pour se rendre à Walton, situé à quelques kilomètres de la ville.

Ce furent alors, entre le jeune prince et la jeune princesse de longs et charmants entretiens dans le petit salon de la princesse de Battenberg, fleur de roses, Maréchal-Niel et de violettes de Parme, les fleurs préférées de la tsarine, ou de riantes promenades sur l'eau, à l'ombre des saules, parmi les nénuphars et les oseraies de la Tamise ; ou bien encore des excursions par les longs et tièdes crépuscules d'été, sous les cèdres vénérables et les chênes séculaires d'Oatlands Park, qui, au temps jadis, avaient vu aussi se promener sous leur ombre Charles Ier et Henriette de France, deissant d'amour.

La princesse Alice, touchée par tant de soumission et de constance de la part de l'ataman des troupes cosaques, hésitait encore, cependant. Elle subissait, malgré elle, la douce influence du jeune prince tant que ce dernier était à ses côtés, mais aussitôt le tsarévitch parti, le charme était rompu. De son côté, Nicolas-Alexandrovitch commençait à désespérer.

En vain la reine d'Angleterre lui témoignait la plus grande courtoisie et l'investissait, en une audience solennelle à la cour de Windsor, de l'ordre de la Jarretière. Que lui importaient les honneurs, sans l'amour ?

Pendant ce voyage sentimental en Angleterre, il s'était fait de nouveaux et sûrs alliés. Il avait réfléchi que, pour gagner la victoire, il s'agissait, avant tout, d'obtenir le consentement de la reine.

Ce fut d'abord le duc d'Edimbourg qui servit au jeune prince d'intermédiaire auprès de la souveraine de la Grande-Bretagne ; puis le prince et la princesse de

Galles qui se mirent aussi de la partie. Enfin, le grand-duc Serge, l'oncle du tsarévitch, se rendit spécialement près de la reine, à Balmoral, et là plaida la cause de son neveu avec tant de charmes que la reine Victoria, pressée et sollicitée tous les côtés, finit par se rendre et promit de donner son consentement à l'union projetée.

Le plus difficile restait encore à faire. C'était d'obtenir de la princesse Alice, dont la fermeté sur la question religieuse semblait inébranlable, la réponse définitive — heureuse ou fatale.

Ce fut au printemps de 1891, lors du mariage du grand-duc de Hesse avec la princesse Mélita d'Edimbourg, au château d'Ehrenberg, que se passa cette scène mémorable.

En effet, eut lieu l'entrevue décisive entre les deux soupriants. La princesse fit encore valoir ses scrupules religieux, mais le tsarévitch se montra si pressant qu'elle finit par se rendre près de son frère, le grand-duc Ernest de Hesse et lui demanda conseil.

— Tu ne l'aimes donc pas ? lui dit son frère. — Oh ! si, si !... répondit la jeune fille en sanglotant. Après cet aveu suprême, survint la reine-Victoria qui, embrassant sa petite fille avec effusion, lui apporta qu'elle lui donnait son consentement.

— Est-ce bien vrai ? demanda la princesse Alice. Le visage rayonnant sous les larmes. — Entin, sa décision prise, elle s'écria avec un accent de sincérité naïf et touchant : — Ce qui me console, c'est que, même en admettant que j'aie tort, le bon Dieu me pardonnera, parce que le bon Dieu... c'est encore le meilleur des hommes !

Et la princesse Alice de Hesse mit sa main dans la main de Nicolas-Alexandrovitch.

UN MARIAGE D'AMOUR.

Nous détachons d'un livre ingénieux et charmant de M. Henri Nicole : "Les Souverains en pantoufles," cette jolie page sur l'empereur et l'impératrice de Russie :

Ce fut en 1831, que le prince Nicolas-Alexandrovitch vit pour la première fois, chez son oncle le grand-duc Serge, celle qui devait être plus tard sa femme. Elle n'avait encore que douze ans, était rose et rieuse sous une auréole de longs cheveux blonds ; mais déjà elle avait été remarquée par le jeune prince, qui ne la revit plus que dix ans plus tard, à la cour impériale de Gatchina, accompagnée de son père, le grand-duc Louis IV de Hesse.

La princesse Alice était, cette fois, dans tout l'éclat de sa rayonnante beauté. Ses cheveux, que l'or était devenu plus sombre, étaient maintenant relevés en torsade. Sa taille souple et élancée, ses yeux d'un blond profond, sa physionomie d'une douceur infinie, sa douce et harmonieuse voix de contralto, ses manières vraiment royales — qui l'avaient fait surnommer "la petite reine" — à la cour de Darmstadt — produisirent une impression décisive sur l'âme du tsarévitch.

Ce fut donc à partir de ce jour que commença vraiment le roman du futur empereur, véritable intrigue d'amour avec ses alternatives d'espoir et de désespoir, car une barrière presque infranchissable séparait les deux amoureux : la religion... Pour devenir impératrice de Russie, la princesse devait en effet renoncer à la religion luthérienne et embrasser la foi orthodoxe russe.

Nicolas-Alexandrovitch avait su gagner une alliée ingénieuse et dévouée dans la propre sœur de sa future femme, la princesse de Battenberg qui, à cette époque, habitait une jolie et rustique villa à Walton, sur les bords de la Tamise.

C'était chez elle que se rencontraient les deux amoureux ; car le tsarévitch, qui était venu à Londres pour les fêtes du mariage du duc d'York et de la princesse Marie de Teck, ne paraissait que fort peu à la cour, et, compo en le devine aisément, ne perdait jamais une occasion pour se rendre à Walton, situé à quelques kilomètres de la ville.

Ce furent alors, entre le jeune prince et la jeune princesse de longs et charmants entretiens dans le petit salon de la princesse de Battenberg, fleur de roses, Maréchal-Niel et de violettes de Parme, les fleurs préférées de la tsarine, ou de riantes promenades sur l'eau, à l'ombre des saules, parmi les nénuphars et les oseraies de la Tamise ; ou bien encore des excursions par les longs et tièdes crépuscules d'été, sous les cèdres vénérables et les chênes séculaires d'Oatlands Park, qui, au temps jadis, avaient vu aussi se promener sous leur ombre Charles Ier et Henriette de France, deissant d'amour.

La princesse Alice, touchée par tant de soumission et de constance de la part de l'ataman des troupes cosaques, hésitait encore, cependant. Elle subissait, malgré elle, la douce influence du jeune prince tant que ce dernier était à ses côtés, mais aussitôt le tsarévitch parti, le charme était rompu. De son côté, Nicolas-Alexandrovitch commençait à désespérer.

En vain la reine d'Angleterre lui témoignait la plus grande courtoisie et l'investissait, en une audience solennelle à la cour de Windsor, de l'ordre de la Jarretière. Que lui importaient les honneurs, sans l'amour ?

Pendant ce voyage sentimental en Angleterre, il s'était fait de nouveaux et sûrs alliés. Il avait réfléchi que, pour gagner la victoire, il s'agissait, avant tout, d'obtenir le consentement de la reine.

On Gagne 30 Livres Dans 30 Jours

Résultat Remarquable du Nouveau Reconstituant de Tissus Protone, Dans Nombre de Cas d'Hommes et de Femmes Epuisés.

Prouvez-le Vous-Même En Expédiant le Coupon Ci-Dessous Pour Un Paquet de 50c. Gratis.

"En vérité, je n'ai jamais rien vu de comparable à l'effet de ce nouveau traitement pour donner du poids et fortifier le système nerveux. Il agit plus vite comme par miracle que comme un médicament." a dit hier un homme distingué bien connu en parlant du changement extraordinaire qui s'est produit dans son état.

"Je commençais à croire qu'il n'y avait rien au monde qui pût m'enrayer. J'avais essayé sans aucun résultat toniques, digestifs, nourriture abondante, diètes, lait, bière et presque tout ce que vous pourriez imaginer.



Après cet aveu suprême, survint la reine-Victoria qui, embrassant sa petite fille avec effusion, lui apporta qu'elle lui donnait son consentement.

— Est-ce bien vrai ? demanda la princesse Alice. Le visage rayonnant sous les larmes. — Entin, sa décision prise, elle s'écria avec un accent de sincérité naïf et touchant : — Ce qui me console, c'est que, même en admettant que j'aie tort, le bon Dieu me pardonnera, parce que le bon Dieu... c'est encore le meilleur des hommes !

Et la princesse Alice de Hesse mit sa main dans la main de Nicolas-Alexandrovitch.

J'étais maigre depuis des années, et je commençais à croire qu'il était naturel que je fusse ainsi, quand je lus un article concernant "Le Protone" remarquable obtenu par le sage "Dr Protone". Je me décidai à l'essayer moi-même, et quand je me regardai maintenant dans le miroir, je crois voir quelqu'un d'autre. J'ai gagné juste 30 livres le mois dernier et je ne me suis jamais senti plus fort ou plus "vigoureux" de ma vie.

Pour les femmes qui ne peuvent jamais paraître élégantes dans ce qu'elles portent à cause de leur maigreur, ce traitement remarquable pourrait être une révélation. Il embellit tout en donnant une jolie forme et en raffermissant les nerfs.

Couper les légumes et le jambon en petits cubes de la grosseur d'un pois fin (ce qu'on appelle tailler en brunisso), couper aux ciseaux quelques brindilles de thym, de persil et une demi-feuille de laurier. Faire revenir dans du beurre tous ces ingrédients, moins le jambon ; quand ils sont bien revenus, ajouter le jambon, le faire frire légèrement, mouiller avec un verre de vin blanc, un petit verre d'eau-de-vie, laisser cuire le tout 20 minutes.

Mettre alors les écrevisses jusqu'à ce qu'elles soient cuites. Au moment de servir, couler dans la casserole un morceau de beurre frais roulé dans la farine et un peu de poivre de Cayenne.

Servir les écrevisses dans un légumier avec leur sauce passée au tamis.

Couper les tomates en deux et en travers, prendre chaque moitié dans le creux de la main et les secouer pour en extraire les pépins.

Beurrer ou huiler un plat à gratin, y ranger les moitiés de tomates, les saupoudrer de poivre et de sel, mettre dessus quelques petits morceaux de beurre et faire gratiner vivement au four.

Mari Corried était avec son mari lorsque le décès est survenu.

E. CLAUDEL OPTICIEN 918 RUE DU CANAL (Successeur de E. A. Claudel) En face de la Plus Grande Maison Blanche. Pas de Succursale. VERRES DE GRASSES. Prix Barométr.

Certains Pianos Vendus à \$4.00 et \$5.00 par mois chez GRUNEWALD Pianos achetés, réparés, accordés, polis, échangés, etc.

Crème à la Glace Puritaine \$1.00 LE GALLON. Une qualité spéciale pour pique-niques, fêtes et promenades en trouilles. Pas moins de deux gallons à chaque acheteur. Finest Creamer 833 RUE DU CANAL. PHONE MAIN 121.